

tu ne seras plus tendrement aimée, et pourtant tu ne veux pas me dire que tu ne me hais pas!

— N'en ai-je pas trop dit en restant près de vous? Laissez-moi.

— Achève! je te quitte après t'avoir entendue.

— Si je ne te l'ai pas dit, ne t'ai-je pas laissé voir que je t'aime... et j'en meurs! mais je veux mourir innocente. Grâce! grâce pour moi, je t'en conjure!.. fuis, éloigne-toi, et je puis mourir encore pure de tout crime... A ces mots, Catherine, versant des larmes en abondance, s'écria: — N'êtes-vous pas assez flatté de savoir que loin de vous, dans le silence et dans la douleur, une pauvre plante se fanera lentement, que vous serez aimé malgré moi-même, et que cet amour me conduira au tombeau!... Loin de vous une jeune femme inconnue et peut-être oubliée fera de vous son dieu et l'objet constant de toutes ses pensées.

— Tu m'aimes s'écria le comte, oh! Catherine, tu m'aimes!... Et Adhémard, saisissant la main de Catherine, l'abandonna subitement et s'appuya sur l'arbre, à la place où Catherine s'appuyait un instant auparavant.

— Non, je ne vous aime pas, reprit Catherine épouvantée du bonheur de son amant, c'est Ombert que j'aime! je l'aime encore plus que vous... Il y a en moi quelque chose que je ne puis exprimer... je n'imagine pas que vous soyez plus aimant, plus courageux, plus loyal, plus franc, plus grand enfin que mon cher et bien-aimé Ombert! Non, vous ne le valez pas, lui, il est le chéri de mon âme. Un charme que je puis dompter m'attire malgré moi vers vous, mais je vous hais, Adhémard, je veux vous fuir. Soyez grand, généreux, que ce soit la dernière fois que nous nous soyons vus! Je me mets sous votre garde, Adhémard, vous avez mon secret, vous pouvez me perdre à présent. Mais, non, mon digne et loyal maître, vous me sauverez de vous, de moi... dites-le... A ces mots la châtelaine, rayonnante d'espoir, regarda le comte avec des yeux où il lisait les derniers efforts de la vertu et le premier triomphe de l'amour; car, en prononçant ces paroles délirantes, le désespoir, la passion et la sainte vertu avaient tour à tour animé Catherine.

— Catherine, dit le comte en la serrant dans ses bras, ne crains rien; ce n'est pas à



Le Combat.

toi de mourir, toi le plus beau chef-d'œuvre qui soit sorti des mains de la nature! toi, toute grâce, toute beauté, tout amour, c'est à moi!.. Ne crains donc rien, pleure sur ma destinée précoce! aime-moi; mais, quoi qu'il puisse arriver, j'aurai, j'espère, toute l'estime que tu accordes à ton cher Ombert.

— Tes paroles, dit Catherine, me donnent froid... Tais-toi, taisons-nous, et parcourons avec moi, dans le plus profond silence, cet espace, et que j'aie au moins dans mes souvenirs un moment dégagé de toute crainte, un moment où, sous le plus beau ciel de France, devant le plus beau paysage, j'aie marché avec calme et avec amour, en te prenant le bras, en m'appuyant sur toi comme sur le gardien de mon honneur et de ma vertu.

— Catherine, répondit le comte, celui qui t'aime ne peut être un vil séducteur; toute âme devient grande en cherchant à s'unir à la tienne. Heureux d'être aimé, je ne vivrai plus désormais que dans mes rêveries, et nous n'aurons pas cessé un seul instant d'être vertueux, car je n'oublierai jamais que ce ne sont pas mes armes que je vois briller sur ta robe.

Le comte, pendant toute cette scène, y fut toujours simple et naturel, quoiqu'on eût pu voir qu'il s'observait sans cesse; ses manières, exemptes d'affectation, avaient un

charme infini; ce n'était plus cette légèreté qu'il venait de déployer avec Savy, ce n'était plus ce laisser aller qu'il affectait avec les moines, et son maintien faisait ressortir tous ses avantages extérieurs sans fatuité et sans intention apparente. Il semble qu'au près de l'être qu'on aime il descende autour de nous ce nuage de perceptions dont les anciens dieux mythologiques entourent leurs pas ou leurs apparitions. Catherine l'admirait à la dérobée, et, lorsqu'ils marchèrent ensemble sous la voûte de feuillage des tilleuls, elle sentit son cœur battre et son âme flattée plus que jamais par l'accord de leurs pas et de leurs sentiments.

— Oh! si nous pouvions toujours rester ainsi! dit-elle dans son extase. Et ses yeux, après avoir parcouru le paysage et le beau bassin des eaux, vinrent se fondre dans le regard du comte.

— Comme tu brillerais dans une cour! reprit le comte,

à ta démarche imposante et à ton regard on te croirait une reine, et tu es digne de l'être...

— Ami, dit-elle avec un son de voix touchant, je te rendrai ta Bible, car elle me brûle les mains quand je la touche, et je ne veux plus penser à toi.

— Le baron ne te mènera-t-il jamais à la cour? continua le comte, feignant de ne pas l'entendre; tu éclipserais la reine, qui est si belle et si jalouse de sa beauté... tu aurais un monde d'adorateurs, et l'on te célébrerait comme la plus belle. Marguerite de Saint-André, Valentine, Isabelle, Odette, la petite reine, ne seraient plus que tes vassales.

— Cesse, dit-elle, de me transporter dans un pays de fées. Je n'aime que la Touraine, et surtout les bords de la Loire; mais, pardessus tout, les coteaux de Vouvray et l'esplanade de Roche-Corbon, parce que c'est là que je te vois, que je t'ai vu, que je veux là rester et mourir en paix. Pourtant, la cour, ce doit être bien beau, mais je mourrai sans l'avoir vue...

— Que parles-tu de mourir! reprit le comte. L'amour te conduira aux pays de tes rêves, car je sais que la cour est ce pays-là. L'amour, si tu lui cèdes, te mettra au-dessus des reines, et j'en sais qui seront jalouses de toi. Mais l'amour est un maître jaloux; s'il veut bien qu'on ne cède pas sans combattre,